

Oscar fut par la suite l'objet, soit pour des albums, pour des bannières peluche brodées avec chenille, pour des pelottes bleu-pâle ou des bonnets de satin rose.

Il croyait avoir enfin payé tribut à toutes les exigences, à tous les caprices, mais il avait oublié les bouquetières qui l'assaillirent comme un essaim d'abeilles et firent pleuvoir sur lui tant de petits bouquets que son habit en était tout émaillé, et qu'il en avait même, à foison, jusque sur son digne couvre-chef : bref, on aurait dit un bouquet vivant !

Cela coûta à Oscar bien des quinze centins, mais aussi que d'honneurs cela lui valut et comme il pouvait répéter avec raison, après Sedaine :

Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie
Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil !

Les demoiselles et les dames, sur son passage, lui faisaient leurs plus aimables sourires et leurs plus gracieuses révérences. Il était choyé, dorloté, caressé. C'était monsieur Bouquet par ici et monsieur Bouquet par là. On vantait sa générosité, sa bonne mine, son esprit. On murmurait sur tous les tons qu'il était vraiment le *bouquet* de la soirée et Oscar, on ne peut plus flatté, de multiplier ses bons mots, ses spirituelles réparties :

Et chacun riait,
Et chacun disait :
Ah ! ce m'sieu Bouquet
Dieu ! qu'il est coquet,
Et bien fin sera
Qui l'attrapera ;
Bien malin sera
Qui l'attrapera !

Oscar était bel et bien converti. Aussi, en sortant triomphalement du bazar, répétait-il à qui voulait l'entendre :

" Mes amis, ne craignez rien, allez au bazar, non pas seulement un soir mais tous les soirs. N'avez-vous que cinquante centins, entrez quand même, et vous m'en direz des nouvelles. Qui sait si vous ne pourrez pas comme moi conserver votre écu et obtenir l'insigne honneur d'être l'un des *bouquets* du grand bazar de la Cathédrale Saint-Pierre, honneur que je ne voudrais pas échanger pour mille billets d'admission aux meilleurs opéras. Décidément, et je m'empresse de le reconnaître, on s'amuse plus au bazar qu'au théâtre, et, pour le moment, il vaut mieux être charitable que frivole !

CHS M. DUCHARME.

CAUSERIE.

Mr le Rédacteur devient exigeant. J'ai voulu lui rendre un petit service et j'en suis pour mes frais ; il trouve maintenant fort commode de se reposer sur ses lauriers et de me passer la plume. C'est qu'il ignore, le bon ami, de quel enchaînement de petits devoirs se compose la journée d'une mère de famille, et il l'ignorera longtemps, car il a banni le mariage de son programme ; ce qu'il regrettera peut-être quand il sera trop tard. Lorsqu'il verra poindre les premiers

rhumatismes et fuir les dernières illusions, la solitude au coin du feu manquera de poésie. Enfin je livre ce sujet à ses méditations.

Les lecteurs et surtout les lectrices du "Bazar" ont fait à ma petite causerie un accueil inespéré. On a eu pour moi la même indulgence que pour les *petits* dans les écoles, à qui le maître distribue des prix d'encouragement, les yeux fermés, sans s'inquiéter du mérite. Il est vrai que je suis une nouvelle venue dans la presse, et mes confrères, loin d'user à mon égard du système établi dans les collèges, qui consiste à persécuter les nouveaux, ont suivi pour moi l'usage des pensionnats. La *nouvelle* est en effet entourée, gâtée. Les anciennes se rappelant avec émotion combien sont pénibles les premiers jours passés loin de la famille, l'encourageant, la consolant ; on la soustrait même aux rigueurs de la règle ; quelques mots pendant le silence, cela soulage quand on a le cœur trop lourd.

Mon premier essai littéraire date de loin. Mon ami J. D. s'en souvient ; nous étions en pléines vacances et notre journal était un manuscrit copié à la main pour chaque abonné ; jugez si le tirage en était restreint ; maintenant que je me relis en caractères imprimés, craignant d'avoir aspiré trop haut, je me sens rougir comme si j'avais fait un mauvais coup.

Le succès prodigieux du bazar enthousiasme messieurs les organisateurs et ils ne savent plus comment le terminer. Je crois devoir aujourd'hui prendre un peu la part des dames qui sont presque toutes enrhumées et fatiguées ; peut-être aussi la part des maris qui gémissent et des enfants qui pleurent, car un intérieur est toujours plus ou moins bouleversé quand vous en retirez la femme qui doit en être l'âme.

À côté de ces petites misères il y a le tableau des compensations ; sans s'élever jusqu'aux bénédictions éternelles promises à la charité, il y a même dès ce monde une joie pure et sereine qui est la récompense du bien accompli, du dévouement à une grande œuvre ; et quelle œuvre plus magnifique et plus sublime que l'érection d'un temple au Roi des rois !

Pendant tout le temps du bazar il a régné parmi les zélatrices une sainte émulation, c'était à qui encaisserait le plus de pièces blanches ; aussi des rapports d'amitié et de bonne entente qui ont abrégé à un tel point le temps passé à la cathédrale que plusieurs de celles qui se plaignent aujourd'hui de la longueur du bazar regretteront peut-être les heures agréables qu'elles y ont passées.

Dieu, pour nous montrer combien les joies de ce monde, même les plus légitimes, sont incomplètes, a voulu que cette grande œuvre du bazar de la cathédrale fut consacrée par le sacrifice ; et si nous avons compté bien des moments heureux, nous avons traversé aussi des jours de deuil. En conservant le souvenir du mois de septembre 1886, ne refusons pas un regret, une larme, une prière à la mémoire de la femme admirable que Dieu a rappelée à Lui, la jugeant déjà digne de la récompense, et de qui l'on peut dire comme du soldat frappé pendant la bataille : Elle est morte au champ d'honneur !

UNE AMIE.